

hautes psychées encadrées de verdure mêlée aux gazes de couleur, les femmes se défaisaient, servies par de jeunes et jolies filles portant toutes le même costume des Îles : sorte de tuniques en mousseline blanche sur le pantalon bouffant de satin cerise, les deux longues nattes nouées de sequias tombant sur les épaules.

Au premier étage une immense galerie, toute tapissée de camélias nancés, précédait les quatre magnifiques salons à l'oriental, reliés par des arca-des en dentelle de bois de cèdre, drapées de superbes soies de Brousse et de Damas. Dans le premier salon, le consul accueillait ses hôtes debout auprès de sa femme, à demi étendue sur un divan, toujours admirablement belle, et parée de ses bijoux de sultane : diamants célèbres catalogués à l'armorial des gemmes précieuses.

On dansait dans le second salon, l'orchestre habilement dissimulé derrière un rideau de myrtes et d'orangers. Là régnait la vraie souveraine. Ce bal se donnait en l'honneur de ses dix-huit ans, le jour même de l'anniversaire de sa naissance. — Vêtue de tulle blanc semé de camélias, un diadème de perles sur ses cheveux noirs à reflets dorés, Maritza de Sorgues absorbait tous les regards. Petite, cependant, toujours trop petite, mais une telle perfection de traits, la taille si charmante, les épaules menues d'une ligne si suave, les bras délicats si bien modelés, l'attache de la tête si gracieuse et si noble. — On eût dit Hébé.

Une autre toilette semblait presque reproduire celle de l'héritière adulée du consul : même robe mousseuse en tulle rose pâle garnie de roses pâles.

— La jeune fille qui la portait était grande, blonde, les yeux bleus, si fraîche, si rose elle-même que le ton de sa peau se noyait dans tout ce rose. Cette fleur vivante, c'était Tiomane. Elle venait d'avoir dix-neuf ans.

Pour un observateur, le contraste moral entre les deux compagnes devait frapper au moins autant que le contraste physique. Maritza était demeurée l'enfant indolente et gâtée dont le cerveau n'a d'autres préoccupations que les mille futilités de l'existence de la coquette. Tiomane, au contraire, s'était merveilleusement épanouie. A son seul aspect on devinait la créatura supérieure. Sous la frange cendrée des frisettes vaporeuses, le front bombé accusait le sérieux, la netteté du jugement, l'élévation de l'intelligence, la puissance d'une volonté sans cesse exercée. Ses doux yeux bleus s'animaient d'une flamme : ils regardaient un peu comme s'ils apercevaient au delà. Jusqu'au sourire de la jolie bouche, à la lèvre retroussée sur les dents éclatantes, qui imposait son charme complexe : à la fois verve, profondeur, bienveillance, pénétration, avec une très légère pointe de malice.

Toutes les deux, du reste, dansaient avec la même ardeur, cette belle ardeur enivrée du premier bal. — A un moment, la "rose" et la "blanche", comme venait de les surnommer un jeune officier de marine, se trouvèrent réunies dans le même quadrille. Maritza avait pour cavalier un fort joli garçon, de pur type arabe, avec des façons correctes et élégantes d'Européen raffiné. Elancé, très brun, les yeux sombres fendus en amandes, le nez fin, légèrement busqué, il portait le fez égyptien et, tranchant sur l'habit noir d'un bon faiseur, le grand cordon du Medjidié. C'était le prince Hassan, fils du feu prince Mourad, de famille vice-royale, déjà célé-